

Thierry Jonquet

Mygale

thriller



folio
policier

FOLIO POLICIER

Thierry Jonquet

Mygale

Gallimard

© Éditions Gallimard, 1984, et 1995 pour la présente édition.
Cette édition a été revue par l'auteur en 1995.

PREMIÈRE PARTIE

L'ARAIGNÉE

Richard Lafargue arpentait d'un pas lent l'allée tapissée de gravier qui menait au mini-étang enchâssé dans le bosquet bordant le mur d'enceinte de la villa. La nuit était claire, une soirée de juillet, le ciel parsemé d'une pluie de scintillements laiteux.

Embusqué derrière un bosquet de nénuphars, le couple de cygnes dormait d'un sommeil serein, le cou replié sous l'aile, la femelle, gracile, douillement blottie contre le corps plus imposant du mâle.

Lafargue cueillit une rose, huma un instant cette odeur douceâtre, presque écœurante, avant de revenir sur ses pas. Au-delà de l'allée bordée de tilleuls, la maison se dressait, masse compacte et sans grâce, trapue. Au rez-de-chaussée, l'office, où Line — la femme de chambre — devait prendre son repas. Un jet plus clair vers la droite, et un ronronnement feutré : le garage où Roger — le chauffeur — était occupé à faire tourner le moteur de la Mercedes. Le

grand salon enfin, dont les rideaux sombres ne laissaient filtrer que de minces rais de lumière.

Lafargue leva les yeux vers le premier étage et son regard s'attarda sur les fenêtres de l'appartement d'Ève. Une lueur délicate, une persienne entrouverte d'où s'échappaient les notes d'une musique timide, un piano, les premières mesures de cet air, *The Man I Love*...

Lafargue réprima un geste d'agacement et, d'une démarche brusque, pénétra dans la villa, claquant la porte, courant presque jusqu'à l'escalier, grimpa les marches en bloquant sa respiration. Parvenu à l'étage, il dressa le poing puis se contint et se résigna à frapper doucement de l'index recourbé.

Il tourna les trois verrous qui, de l'extérieur, bloquaient la porte d'entrée de l'appartement où vivait celle qui s'obstinait à rester sourde à son appel.

Sans faire de bruit, il referma la porte et s'avança dans le boudoir. La pièce baignait dans l'obscurité, seule la lampe à abat-jour posée sur le piano dispensait un éclairage tamisé. Tout au fond de la chambre joutant le boudoir, le néon cru de la salle de bains ponctuait d'une tache blanc vif l'extrémité de l'appartement.

Dans la pénombre, il se dirigea vers la chaîne et coupa le son, interrompant les premières notes de la mélodie qui, sur le disque, suivait *The Man I Love*.

Il domina sa colère avant de murmurer d'un ton neutre, exempt de reproches, une remarque pourtant acerbe sur la durée raisonnable d'une séance de

maquillage, du choix d'une robe, de la sélection des bijoux convenant au type de soirée à laquelle lui et Ève étaient conviés...

Il s'avança ensuite jusqu'à la salle de bains et étouffa un juron lorsqu'il vit la jeune femme se prélasser dans un épais cocon de mousse bleutée. Il soupira. Son regard croisa celui d'Ève ; le défi qu'il lui sembla y lire le fit ricaner. Il secoua la tête, presque amusé par ces enfantillages, avant de quitter l'appartement...

De retour dans le grand salon, au rez-de-chaussée, il se servit un scotch au bar installé près de la cheminée et but le verre d'une traite. L'alcool lui brûla l'estomac et son visage s'anima de tics. Il se dirigea alors vers l'interphone relié à l'appartement d'Ève, appuya sur la touche et se racla la gorge avant de hurler, la bouche écrasée contre la grille de plastique :

— Je t'en supplie, dépêche-toi, ordure !

Ève sursauta violemment quand les deux baffles de 300 watts encastrées dans les cloisons du boudoir répercutèrent à pleine puissance le hurlement de Richard.

Elle frissonna avant de sortir sans hâte de l'immense baignoire circulaire pour enfiler un peignoir de tissu-éponge. Elle vint s'asseoir devant la coiffeuse et entreprit de se maquiller, maniant le crayon à paupières à petits gestes vifs.

Conduite par Roger, la Mercedes quitta la villa du Vésinet pour gagner Saint-Germain. Richard observait Ève, indolente à ses côtés. Elle fumait avec nonchalance, portant avec régularité le fume-cigarette d'ivoire à ses lèvres fines. Les lumières de la ville pénétraient par flashes intermittents à l'intérieur de la voiture et accrochaient des traits de brillance éphémère à la robe-fourreau de soie noire.

Ève se tenait le cou rejeté en arrière et Richard ne pouvait voir son visage, seulement éclairé par le rougeoiement bref de la cigarette.

*

Ils ne s'attardèrent pas à cette garden-party organisée par un quelconque affairiste tenant ainsi à signifier son existence à l'aristocratie des environs. Ils déambulèrent — Ève au bras de Richard — parmi les invités. Un orchestre installé dans le parc distillait une musique douce. Des groupes se formaient à proximité des tables et des buffets disséminés le long des allées.

Ils ne purent éviter une ou deux sangsues mondaines et durent boire quelques coupes de champagne en portant des toasts en l'honneur du maître de maison. Lafargue rencontra certains confrères parmi lesquels un membre du Conseil de l'Ordre ; il se fit complimenter pour son dernier article dans *La Revue du praticien*. Au détour de la conversation, il promit même sa participation pour une conférence sur la

chirurgie réparatrice du sein lors des futurs Entretiens de Bichat. Plus tard, il se maudit de s'être ainsi laissé piéger alors qu'il aurait pu opposer un refus poli à la demande qui lui était faite.

Ève se tint à l'écart, et semblait rêveuse. Elle savourait les regards concupiscents que quelques convives se risquaient à lui adresser et se délectait à y répondre par une moue de mépris, presque imperceptible.

Elle quitta Richard un instant pour s'approcher de l'orchestre et demander que l'on joue *The Man I Love*. Lorsque les premières mesures, suaves et languoureuses, retentirent, elle était de retour auprès de Lafargue. Un sourire narquois naquit sur ses lèvres quand la douleur se fit jour sur le visage du médecin. Il la prit délicatement par la taille pour l'entraîner un peu à l'écart. Le saxophoniste entama un solo plaintif et Richard dut se contenir pour ne pas gifler sa compagne.

Ils saluèrent enfin leur hôte, vers minuit, et regagnèrent la villa du Vésinet. Richard accompagna Ève jusqu'à sa chambre. Assis sur le sofa, il la regarda se dévêtir, d'abord machinalement, puis avec langueur, lui faisant face, le dévisageant avec ironie.

Les poings sur les hanches, les jambes écartées, elle se planta face à lui, la toison du pubis à la hauteur de son visage. Richard haussa les épaules et se leva pour aller chercher un coffret nacré rangé sur un rayonnage de la bibliothèque. Ève s'allongea sur une natte posée à même le sol. Il s'accroupit en

tailleur auprès d'elle, ouvrit le coffret et en sortit la longue pipe ainsi que le papier d'argent contenant les petites boules graisseuses.

Il bourra délicatement la pipe et fit grésiller une allumette contre le fourneau avant de la tendre à Ève. Elle tira de longues bouffées. L'odeur fade se répandit dans la pièce. Couchée sur le côté, lovée en chien de fusil, elle fumait en fixant Richard. Bientôt son regard se troubla et devint vitreux... Déjà, Richard préparait une autre pipe.

Une heure plus tard, il la quittait après avoir fermé à double tour les trois verrous de l'appartement. De retour dans sa chambre, il se déshabilla à son tour et contempla longuement son visage grisonnant dans le miroir. Il sourit à son image, à ses cheveux blancs, aux rides nombreuses et profondes qui creusaient sa face. Il tendit devant lui ses mains ouvertes, puis il ferma les yeux et esquissa le geste de déchirer un objet imaginaire. Couché enfin, il se retourna de longues heures dans son lit avant de s'endormir au petit matin.

2

Line, la femme de chambre, était de congé, et ce fut Roger qui, ce dimanche, prépara le petit déjeuner. Il frappa longuement à la porte de la chambre de Lafargue avant d'obtenir une réponse.

Richard mangea de bon appétit, mordant à pleines dents les croissants frais. Il se sentait d'humeur joyeuse, presque badine. Il passa un jean, une chemise de toile légère, chaussa des mocassins et sortit faire un tour dans le parc.

Les cygnes nageaient de long en large du plan d'eau. Ils s'approchèrent de la rive lorsque Lafargue apparut dans le bosquet de lilas. Il leur lança quelques croûtons de pain, s'accroupit pour leur donner à manger dans sa main.

Puis il marcha dans le parc ; les massifs de fleurs coloraient de taches vives l'étendue verte du gazon fraîchement tondu. Il se dirigea vers la piscine, un bassin d'une vingtaine de mètres aménagé tout au fond du parc. La rue, et même les villas alentour étaient dissimulées au regard par un mur faisant le tour complet de la propriété.

Il alluma une cigarette blonde, tira une bouffée avant de ricaner longuement, et revint vers la maison. À l'office, Roger avait disposé sur la table le plateau du petit déjeuner destiné à Ève. Dans le salon, Richard pressa la touche de l'interphone et, à pleins poumons, hurla : **PETIT DÉJEUNER ! DEBOUT !**

Puis il monta à l'étage.

Il déverrouilla la porte et s'avança dans la chambre ; Ève dormait encore, dans le grand lit à baldaquin. Son visage émergeait à peine des draps et sa chevelure brune, épaisse et bouclée formait une tache noire sur le satin mauve.

Lafargue s'assit au bord du lit, déposa le plateau auprès d'Ève. Elle trempa le bout des lèvres dans le verre de jus d'orange et attaqua d'une dent morne une biscotte nappée de miel.

— Nous sommes le 27... dit Richard. C'est aujourd'hui le dernier dimanche du mois. L'auriez-vous oublié ?

Ève secoua faiblement la tête, sans regarder Richard. Ses yeux étaient vides.

— Bien, reprit-il, nous partons d'ici trois quarts d'heure !

Il quitta l'appartement. De retour dans le grand salon, il s'approcha de l'interphone, pour crier :

— J'ai dit trois quarts d'heure, tu as compris ?

Ève s'était figée pour subir la voix amplifiée par les baffles.

*

La Mercedes avait roulé trois heures avant de quitter l'autoroute pour emprunter une petite départementale sinueuse. La campagne normande croulait de torpeur sous le soleil d'été. Richard se servit un soda glacé et proposa un rafraîchissement à Ève qui sommeillait les yeux mi-clos. Elle refusa le verre qu'il lui tendait. Il referma la porte du petit frigo.

Roger conduisait vite mais avec maîtrise. Il gara bientôt la Mercedes à l'entrée d'un château situé à la lisière d'un petit village. Un bout de forêt très dense entourait le domaine dont quelques dépen-

dances, protégées par une grille, se rapprochaient des premières maisons du village. Assis sur le parvis, des groupes de promeneurs savouraient le soleil. Des femmes en blouse blanche circulaient parmi eux, les bras encombrés de plateaux chargés de gobelets de plastique multicolores.

Richard et Ève montèrent la volée de marches menant à l'entrée puis se dirigèrent vers le guichet d'accueil derrière lequel trônait une imposante hôtesse. Elle sourit à Lafargue, serra la main d'Ève et héla un infirmier. À sa suite, Ève et Richard prirent un ascenseur qui stoppa au troisième étage. Un long couloir étalait une perspective rectiligne entrecoupée de renforcements logeant des portes munies d'un judas rectangulaire de plastique translucide. L'infirmier, sans un mot, ouvrit la septième porte à gauche en partant de l'ascenseur. Il s'effaça pour laisser entrer le couple.

*

Une femme était assise sur le lit, une femme très jeune, malgré ses rides et ses épaules voûtées. Elle offrait le spectacle pénible d'un vieillissement prématuré, venu creuser de profonds sillons dans un visage par ailleurs encore enfantin. Les cheveux en désordre formaient une tignasse épaisse, hérissée d'épis. Les yeux, exorbités, roulaient en tous sens. La peau était parsemée de croûtes noirâtres. La lèvre inférieure tremblait spasmodiquement, et le torse se

balançait lentement, d'avant en arrière, régulier, tel un métronome. Elle ne portait qu'une chemise de toile bleue, sans poche. Ses pieds nus flottaient dans des mules à pompons.

Elle ne semblait pas avoir remarqué l'entrée des visiteurs. Richard s'assit auprès d'elle et lui prit le menton pour tourner son visage vers lui. La femme était docile, mais rien dans son expression ni dans ses gestes ne laissa transparaître ne fût-ce que l'esquisse d'un sentiment ou d'une émotion.

Richard passa un bras autour de ses épaules et l'attira contre lui. Le balancement cessa. Ève, debout près du lit, regardait le paysage au travers de la fenêtre au vitrage renforcé.

— Viviane, murmura Richard, Viviane, ma douce...

Soudain, il se leva, saisit Ève par le bras. Il la contraignit à se tourner vers Viviane, qui avait repris son balancement, l'œil hagard.

— Donne-lui... dit-il dans un souffle.

Ève ouvrit son sac à main pour en tirer une boîte de chocolats fourrés. Elle se pencha et tendit la boîte à cette femme, Viviane.

Avec des gestes désordonnés, Viviane s'en empara, arracha le couvercle et, goulûment, se mit à dévorer les chocolats, tous, l'un après l'autre. Richard l'observait, hébété.

— Bien, c'est suffisant... soupira Ève.

Et elle poussa Richard doucement hors de la chambre. L'infirmier attendait dans le couloir ; il

referma la porte, tandis qu'Ève et Richard se dirigeaient vers l'ascenseur.

Ils revinrent au guichet d'accueil pour échanger quelques mots en compagnie de l'hôtesse. Puis Ève fit signe au chauffeur qui, adossé à la Mercedes, lisait *L'Équipe*. Richard et Ève prirent place à l'arrière et la voiture s'engagea sur la départementale menant à l'autoroute, afin de regagner la région parisienne et la villa du Vésinet, enfin.

*

Richard avait bouclé Ève dans l'appartement du premier étage et congédié les domestiques pour le restant de la journée. Il se relaxa dans le salon, grignotant les plats froids qu'avait servis Line avant de s'en aller. Il était près de dix-sept heures lorsqu'il s'installa au volant de la Mercedes et fila vers Paris.

Il se gara près de la Concorde et pénétra dans un immeuble de la rue Godot-de-Mauroy. Son trousseau de clés à la main, il grimpa trois étages d'un pas rapide. Il ouvrit la porte d'un studio spacieux. Le centre de la pièce était occupé par un grand lit rond recouvert de draps de satin mauve, et les murs ornés de quelques gravures érotiques.

Sur la table de chevet était posé un combiné téléphonique équipé d'un répondeur automatique. Richard enclencha la cassette et écouta les appels. Il y en avait eu trois durant les deux derniers jours. Des voix rauques, au souffle court : des voix

d'hommes laissant un message destiné à Ève. Il nota les heures de rendez-vous proposées. Il sortit du studio, descendit rapidement dans la rue et remonta en voiture. De retour au Vésinet, il se dirigea vers l'interphone et, d'une voix douce, appela la jeune femme.

— Ève, tu m'entends ? Trois ! Ce soir !

Il monta à l'étage.

Elle était dans le boudoir, occupée à peindre une aquarelle. Un paysage serein, charmant, une clairière inondée de lumière et, au centre de la toile, dessiné au fusain noir, le visage de Viviane. Richard partit d'un grand éclat de rire, attrapa un flacon de vernis à ongles rouge sur la coiffeuse et en versa le contenu sur l'aquarelle.

— Vous ne changerez donc jamais ? susurra-t-il.

Ève s'était levée et, méthodique, rangeait les pinceaux, les couleurs, le chevalet. Richard l'attira contre lui, le visage touchant presque le sien, il murmura :

— Je vous remercie, du fond du cœur, de cette docilité qui vous amène à vous plier à mon désir...

Les traits d'Ève se crispèrent ; de sa gorge, une longue plainte jaillit, sourde et grave. Puis une lueur de colère dans son regard.

— Lâche-moi, salope de maquereau !

— Ah ! Très drôle ! Si ! Je vous assure, vous êtes charmante, dans vos moments de révolte...

Elle s'était dégagée de son étreinte. Elle remit sa chevelure en place, ajusta ses vêtements.

— Bien, dit-elle, ce soir ? Vous le voulez vraiment ? Quand partons-nous ?

— Mais... tout de suite !

Ils n'échangèrent pas une parole durant le trajet. Toujours sans un mot, ils se retrouvèrent dans le studio de la rue Godot-de-Mauroy.

— Préparez-vous, ils ne devraient plus tarder, ordonna Lafargue.

Ève ouvrit un placard et se déshabilla. Elle rangea ses vêtements avant de se déguiser à l'aide de longues cuissardes noires, d'une jupe de cuir et de bas résille. Elle se farda le visage — poudre blanche, rouge à lèvres écarlate — et s'assit sur le lit.

Richard sortit du studio pour entrer dans l'appartement mitoyen. Sur l'un des murs, une glace sans tain permettait d'observer secrètement ce qui se passait dans la pièce où attendait Ève.

Le premier client, un commerçant à la soixantaine pousive, rouge d'apoplexie, arriva un peu plus d'une demi-heure plus tard. Le deuxième, vers vingt et une heures seulement, un pharmacien provincial qui venait visiter Ève à intervalles réguliers et se contentait de la voir déambuler nue dans l'espace étroit de la pièce. Le troisième enfin, qu'Ève dut faire patienter, après qu'il eut demandé à venir, tout essoufflé au téléphone. Il s'agissait d'un fils de bonne famille, homosexuel refoulé, qui s'agitait tout en marchant, proférant des insultes, se masturbant

tandis qu'Ève l'accompagnait dans ses déplacements en lui donnant la main.

Richard, derrière le miroir, exultait de ce spectacle, riant en silence, se balançant dans un rocking-chair, applaudissant à chaque grimace de dégoût de la jeune femme.

Quand tout fut terminé, il la rejoignit. Elle abandonna ses vêtements de cuir pour revêtir un tailleur de coupe sobre.

— C'était parfait ! Vous êtes toujours parfaite... Merveilleuse et patiente ! Venez, murmura Richard.

Il lui prit le bras pour l'emmener souper dans un restaurant slave. Il abreuva de billets les musiciens de l'orchestre tzigane agglutinés autour de leur table, les billets récupérés sur la table de chevet après que les clients d'Ève les eurent déposés en échange du service accompli.

*

... Souviens-toi. C'était un soir d'été. Il faisait une chaleur abominable, moite, un fardeau insupportable. Un orage qui tardait à venir. Tu as pris ta moto, pour filer dans la nuit. L'air de la nuit, pensais-tu, me fera du bien.

Tu roulais vite. Le vent emplissait ta chemise, en soulevait des pans qui claquaient. Des insectes s'écrasaient sur tes lunettes, sur ton visage, mais tu n'avais plus chaud.

Chez d'autres éditeurs

DU PASSÉ FAISONS TABLE RASE, *Albin Michel*, 1982, Folio Policier, n° 404.

LE BAL DES DÉBRIS, *Fleuve Noir*, 1984, Points, 2010.

COMEDIA, *Payot*, 1988, Folio Policier, n° 390.

LE PAUVRE NOUVEAU EST ARRIVÉ, *Manya*, 1990, *Librio*, 1998.

TRENTE-SEPT ANNUITÉS ET DEMIE, *Le Dilettante*, 1990.

L'ENFANT DE L'ABSENTE, *Seuil*, 1994.

ROUGE C'EST LA VIE, *Seuil*, 1994.

LE SECRET DU RABBIN, *L'Atalante*, 1995, Folio Policier, n° 199.

LA VIGIE ET AUTRES NOUVELLES, *L'Atalante*, 1998, Folio, n° 4055.

AD VITAM ÆTERNAM, *Seuil*, 2002.

JOURS TRANQUILLES À BELLEVILLE, *Points Seuil*, 2003.

MON VIEUX, *Seuil*, 2003.

DU PASSÉ FAISONS TABLE RASE. Dessins de Chauzy, *Casterman*, 2006.

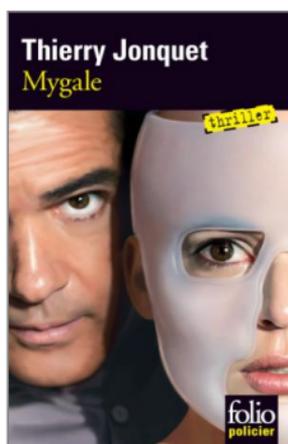
ILS SONT VOTRE ÉPOUVANTE ET VOUS ÊTES LEUR CRAINTE, *Seuil*, 2006.

VAMPIRES, *Seuil*, 2011.

Sous le nom de Ramon Mercader

COURS MOINS VITE, CAMARADE, LE VIEUX MONDE EST DEVANT TOI, *Fleuve Noir*, 1984.

U.R.S.S. GO HOME !, *Fleuve Noir*, 1985.



Mygale

Thierry Jonquet

Cette édition électronique du livre

Mygale de Thierry Jonquet

a été réalisée le 15 octobre 2012

par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070408016 - Numéro d'édition : 246240).

Code Sodis : N50167 - ISBN : 9782072451829

Numéro d'édition : 232973.